

Histoire et écriture de la post-mémoire dans *Écorces* de Hajar Bali

التاريخ وكتابة ما بعد الذاكرة في قشور لهاجر بالي

History and Postmemory Writing in *Barks* by Hajar Bali

Maroua, DAROU^{*1}; Abba, GUEBBAS²

Date of submission 19/09/2025 - Date of acceptance 23/11/2025 - Date of edition: 31 /12 /2025

ملخص: في روايتها قشور، تستعيد هاجر بالي مسار حياة عائلة تتقاطع مصائرهم المعذبة مع المحطات الكبرى في تاريخ الجزائر. و من خلال شخصيات مثل باية، نور، منى و آخرين، تسلط الروائية الضوء على الكيفية التي تنتقل من خلالها التجارب الصادمة من جيل إلى آخر، في شكل قطع متناثرة. إن هذا التداول بين الأجيال يكشف دينامية ما بعد الذاكرة، حيث يظل الماضي الموروث، لا المعاش مباشرة، مؤثرا في الهويات و موجهها لتمثيلات الحاضر. وتهدف هذه الدراسة إلى تحليل آليات هذا الانتقال التذكري بالاعتماد على مفهوم ما بعد الذاكرة الذي صاغته ماريان هيرش. وتبين هذه المقاربة أن كتابة بالي تتجاوز مجرد استعادة الصدمة، لتؤدي وظيفة ترميمية وقادرة على تحقيق الصمود، جاعلة من قشور كتابة لما بعد الذاكرة حيث تصبح الأدب فضاء للذاكرة وللمصالحة.

الكلمات المفتاحية: الذاكرة ؛ ما بعد الذاكرة ؛ الصدمة ؛ الصمود؛ التاريخ.

Abstract : In *Barks*, Hajar Bali retraces the life journey of a family whose tormented destinies are shaped by key moments in Algerian history. Through the figures of Baya, Nour, Mouna, and others, the novel highlights how traumatic experiences are transmitted from one generation to the next in the form of scattered fragments. This intergenerational circulation sheds light on the dynamics of postmemory, where a past that is inherited rather than directly lived continues to shape identities and influence perceptions of the present. The aim of this study is to analyze the mechanisms of this memorial transmission by drawing on the concept of postmemory forged by Marianne Hirsch. This approach shows that Bali's writing goes beyond the mere restitution of trauma to assume a reparative and resilient function, making *Barks* an instance of postmemory writing where literature becomes a space of memory and reconciliation.

Keywords : memory; postmemory; traumatism; resilience; History.

Résumé : Dans *Écorces*, Hajar Bali retrace l'itinéraire de vie d'une famille dont les destins tourmentés sont traversés par les grands moments de l'Histoire algérienne. A travers Baya, Nour, Mouna et d'autres personnages, la romancière met en lumière la manière dont les expériences traumatiques se transmettent d'une génération à l'autre, sous forme de fragments épars. Cette circulation intergénérationnelle éclaire la dynamique de la post-mémoire, où le passé hérité plutôt que vécu continue de marquer les identités et d'influencer la perception du présent. L'objectif de cette étude est d'analyser les mécanismes de cette transmission mémorielle, en mobilisant le concept de la post-mémoire forgé par Marianne Hirsch. Cette approche permet de montrer que l'écriture de Bali dépasse la simple restitution du traumatisme pour assumer une fonction réparatrice et résiliente,

* Auteur correspondant.

¹ مروة دروي، Assia DJEBAR School for Teacher Education: Algeria, daroui.marwa@ensc.dz.

² قباص عبلة، Assia DJEBAR School for Teacher Education: Algeria, guebbas.abla@ensc.dz.

faisant de *Écorces* une écriture post-mémorielle où la littérature devient un espace de mémoire et de réconciliation.

Mots clés : mémoire; post-mémoire; traumatisme ; résilience; Histoire.

Introduction

La littérature algérienne d'expression française, dans ses strates successives, est née au cœur d'une Histoire coloniale spoliatrice et traumatique et s'est façonnée en résonance avec ses soubresauts, dont elle porte les traces, les blessures et les espérances. Depuis les premiers écrits de la période coloniale jusqu'aux productions contemporaines, elle articule constamment le passé et le présent, le vécu historique et sa transposition fictionnelle, faisant du récit littéraire un espace de mémoire et de résistance. À travers elle, l'Algérie se dit et se redit, se réinvente sans cesse, au rythme des bouleversements historiques : la domination coloniale et ses violences, la guerre de libération et ses sacrifices, l'indépendance et ses espérances, la décennie noire et ses fractures, enfin, les questionnements universels de l'époque contemporaine. Hajar Bali, par l'entremise de l'écriture, inscrit son œuvre dans ce faisceau d'événements historiques, en proposant un univers diégétique où la mémoire individuelle rejoint, réécrit et fait perdurer la mémoire collective du peuple algérien.

Écorces articule, grâce à la résonance de ses voix multiples, la trajectoire d'une famille algérienne dont les récits personnels font écho aux grandes étapes de l'Histoire nationale. Le roman met en scène quatre générations qui cohabitent ou tentent d'exister dans un pays encore marqué par les traces d'un passé houleux. A travers les figures de Baya, Fatima, Meriem et Nour, garçon héritier d'une dynastie féminine, l'auteure met en évidence la manière dont le vécu intime se trouve indissociable des bouleversements historiques et des codes sociaux qui le régissent.

Or, dans ce récit, la mémoire n'est pas transmise à travers le témoignage direct, elle s'ancre plutôt dans une temporalité seconde, relayée d'une génération à l'autre sous la forme de souvenirs fragmentaires, assimilables à des bribes qui ont marqué et continuent de marquer le parcours de chaque personnage. Ce mode de transmission différé renvoie au concept de *post-mémoire*, lequel est introduit par Marianne Hirsch et s'inscrit dans la mouvance actuelle des études relatives au champ des *postmemory studies*. Pour Hirsch, cette notion désigne:

« La relation que la « génération d'après » entretient avec le traumatisme personnel, collectif et culturel subi par ceux qui l'ont précédée, avec des expériences dont elle ne « se souvient » que par le biais d'histoires, d'images et de comportements au milieu desquels elle a grandi » (Hirsch, 1997, p. 244)

La *post-mémoire* renvoie à la mémoire héritée par les générations qui n'ont pas connu frontalement l'événement traumatique mais qui en reçoivent l'empreinte par des récits, des images, des comportements ou des pratiques familiales. La mémoire transmise s'élabore ainsi dans l'imaginaire et dans la subjectivité des descendants, lesquels reconstruisent le passé à partir de fragments traumatiques transmis pour comprendre le présent.

Fondamentalement interdisciplinaire, ce concept est mobilisé dans des champs de recherche aussi variés que les études historiques, sociologiques, psychologiques et littéraires. Dans le domaine littéraire, plusieurs chercheurs ont tenté de comprendre comment le passé se réinvente dans l'écriture pour donner naissance à des formes narratives où l'expérience indirecte devient matière littéraire. Citons, à cet effet, les articles scientifiques suivants : « *La littérature au temps de la post-mémoire : écriture et résilience chez Andreï Makine* » (Bellemare-Page, 2007), « *Postmémoire de l'exil. Expression spatiale du temps vécu dans Désert et Gens des nuages de Le Clézio* » (Feyereisen, 2017), « *La poétique de la (post) mémoire dans un roman (post)migratoire. Une lecture des Mots de Russie d'Isabelle Bieleckri* » (Szczur, 2022) et « *De la mémoire postcoloniale à la « post-mémoire » dans L'amour, la Fantasia d'Assia Djebar : histoire ou fiction ?* » (Abadlia, 2023).

La conception de la *post-mémoire* chez Hirsch rejoint celle de Paul Ricoeur quant au rapport entre mémoire, histoire et oubli. Dans son ouvrage *La mémoire, l'Histoire, l'oubli* (2014), le théoricien souligne que l'Histoire ne peut être réduite à une simple reconstruction factuelle : elle s'accompagne toujours d'une dette envers la mémoire blessée des victimes, et elle est hantée par la possibilité de l'oubli, de la distorsion ou de la falsification. Par ailleurs, l'écriture post-mémorielle trouve écho dans les travaux de Verónica Estay Stange, ayant forgé la sémiotique de la post-mémoire. En effet, selon cette sémioticienne les œuvres artistiques produites par la « deuxième génération » matérialisent les transmissions symboliques du traumatisme historique. La sémiotique, dans cette perspective, permet de saisir comment les signes, les images et les récits transposent l'événement traumatique initial, le réactivent et le reformulent dans le présent :

« *Je proposerai de considérer la post-mémoire non pas comme une mémoire après la mémoire mais plutôt comme une mémoire « d'après » la mémoire : une mémoire construite « à la manière de », « selon » ou à travers la mémoire de l'autre. Dans ce cadre, on peut s'interroger sur les stratégies discursives mobilisées par les artistes pour rendre compte des souvenirs auxquels ils ne peuvent avoir accès que de manière indirecte* » (Stange, 2022, p. 03)

De ce point de vue, l'écriture littéraire peut se situer comme un espace de résistance et de résilience où la mémoire peut se dire autrement, non pas en supplantant l'Histoire mais en la perpétuant par l'intermédiaire des médiations, des fragments et des récits qui témoignent autant de sa force que de sa vulnérabilité. Chez Bali, l'écriture post-mémorielle se situe précisément à ce point d'articulation où le sujet littéraire recueille l'écho d'un passé à la fois familial et collectif qu'il n'a pas connu directement mais dont il porte la charge symbolique. L'expérience traumatique à la fois personnelle et historique devient matière à une écriture qui tente de recomposer la continuité du temps tout en soulignant ses fractures.

En ce sens, *Écorces* ne se présente pas comme une simple chronique du passé visant la mise en récit d'une mémoire héritée mais s'inscrit dans une démarche plus profonde à la fois réparatrice et résiliente : il invite à une réconciliation intergénérationnelle permettant aux « générations d'après » de comprendre, d'une part, le passé chaotique des « anciennes générations » héritières du traumatisme et, d'autre part, concevoir une vision lucide du passé historique de l'Algérie, de la colonisation sépulcrale aux crises existentielles contemporaines, en saisissant les enjeux politiques, sociétaux et culturels qui traversent notre époque.

À partir de ce constat, la problématique que s'assigne cette étude repose sur les questionnements suivants : comment Hajar Bali parvient-elle, dans *Écorces*, à inscrire l'Histoire algérienne dans une écriture de la post-mémoire qui articule mémoire collective, héritage traumatique et invention littéraire ? De quelle manière ce récit, en assumant son rôle de médiation, participe-t-il à la construction d'une mémoire intergénérationnelle qui refuse l'effacement et qui engage, au-delà du témoignage, une démarche de réconciliation ?

Pour ce faire, nous adoptons une démarche d'analyse narratologique, combinée à une lecture sémiotique des marqueurs mémoriels, afin de saisir la manière dont l'univers diégétique de Bali fait advenir la post-mémoire dans et par l'écriture. Autrement-dit, il s'agit de confronter les procédés littéraires à la théorie de la *post-mémoire* de Marianne Hirsch, tout en mobilisant l'articulation ricœurienne entre mémoire, Histoire et oubli et la sémiotique de la post-mémoire développée par Verónica Estay Stange. L'objectif de cette recherche est de mettre en évidence comment *Écorces* transforme la mémoire héritée en une écriture réparatrice. Nous formulons, à cet effet, trois hypothèses : premièrement, la post-mémoire se manifeste ici comme un mode de transmission intergénérationnelle qui reconstruirait le passé par fragments ; deuxièmement, la polyphonie narrative et les métaphores fondatrices constitueraient les principaux vecteurs d'activation mémorielle ; troisièmement, l'écriture littéraire, chez Hajar Bali, jouerait une fonction résiliente et réparatrice, permettant d'ouvrir un horizon de réconciliation avec un passé traumatique.

Ainsi, notre étude s'articulera autour de deux grands axes. Dans un premier temps, nous analyserons la manière dont *Écorces* inscrit la stratification historique dans une mémoire différée, en explorant la tension entre mémoire individuelle et mémoire collective, entre transmission familiale et Histoire nationale. Dans un second temps, nous examinerons les procédés d'écriture de la post-mémoire que déploie Hajar Bali et qui confèrent au texte sa dimension esthétique, poétique et mémorielle.

1- Histoire, mémoire intergénérationnelle et héritage traumatique

Dans *Écorces*, la mémoire se construit d'abord dans l'espace familial, par le biais de récits transmis d'une génération à l'autre. Baya, figure fondatrice du roman, incarne cette mémoire longue qui se concrétise dans un parcours de vie plein de rebondissements. Ses récits confiés à son arrière-petit-fils Nour permettent de relier l'expérience intime au destin collectif car ce qu'elle transmet ne se limite pas à un savoir sur le passé, mais une expérience chargée d'affects et faite de blessures, de pertes et de résistances. Dans cette perspective, il convient de rappeler que, selon Hirsch, la post-mémoire dépasse le cadre identitaire pour renvoyer à une structure générationnelle traversée par des médiations diverses :

« La post-mémoire n'est pas une position identitaire, mais une structure générationnelle de transmission ancrée dans de multiples formes de médiation. La vie familiale, même dans ses moments les plus intimes, est enracinée dans un imaginaire collectif façonné par des structures générationnelles universelles d'imagination et de projection et par un fonds d'histoires et d'images partagé qui infléchit le transfert et la mise à disposition plus vaste de souvenirs individuels et familiaux » (Hirsch, 2014, pp. 205-206)

Baya, instaure un rituel familial qui rythme le quotidien pesant sur les membres de sa famille ; ce rituel consiste à raconter son histoire, à transmettre, jour après jour, des fragments de son passé : « *Baya se fait servir son verre d'eau et entame alors le récit, toujours recommencé, de son enfance au village* » (Bali, 2019, p. 17). Mais ce passé personnel ne se réduit pas à une expérience individuelle, il est façonné par les événements historiques qu'elle a traversés. En livrant ces récits, elle transforme son propre vécu en un miroir de l'Histoire collective, et inscrit dans la mémoire familiale les traces d'un héritage loin de se réduire à sa seule trajectoire de vie.

Elle raconte à Nour avoir épousé un riche Constantinois qu'elle ne connaissait pas mais qu'elle apprend à aimer malgré leur relation glaciale. Ce mariage, réduit à une fonction utilitaire, est synonyme de contrat social dont l'objectif est de donner naissance à un héritier avant sa répudiation. Cependant Baya refuse de se résigner à ce destin imposé : elle brave les interdits de son temps et refuse de rejoindre son village natal en tant que femme répudiée. Elle décide alors de prendre la fuite pour s'installer chez les Saindoux, un couple de colons français qui lui offre refuge contre l'adoption de son fils Haroun, baptisé désormais Vincent Saindoux.

Les années passées à servir les Saindoux enferment Baya et Haroun dans une existence contrainte, faite de dépendance et de silence imposés. Mais le 8 mai 1945 change leur destin ; face aux massacres qui ensanglantent Sétif, ils prennent la fuite pour s'installer à Rocher-Noir. Cet épisode, marqué par la violence coloniale et la peur, imprime dans leur mémoire commune une trace indélébile, un traumatisme qui plonge Haroun dans un mutisme pesant. La fuite, considérée à la fois comme un geste vital et symbolique, laisse néanmoins une empreinte de précarité et de vulnérabilité qui pèsera sur leur destin.

Le déclenchement de la guerre de libération nationale amorce un nouveau cycle de traumatismes, notamment avec l'arrestation brutale de Haroun suite à son engagement dans la lutte pour l'indépendance. Baya, Mère d'un Moudjahid incarcéré, se lance dans une quête obstinée pour le retrouver, bravant une fois encore les interdits et les dangers. Ce n'est qu'après l'indépendance qu'elle parvient à le revoir, mais cette retrouvaille tardive est déjà marquée par les séquelles de l'épreuve. L'emprisonnement de Haroun plonge Baya dans une souffrance intense si bien qu'elle la traduit en s'infligeant un supplice volontaire : elle refuse de boire et de se protéger du froid, comme pour inscrire dans son corps l'épreuve endurée par son fils : « *Alors, comme pour se solidariser avec lui, elle décide de se priver de laine à son tour. L'été arrive, elle se dit qu'il doit avoir soif maintenant (...) alors par solidarité encore, elle décide qu'elle ne boira plus que par nécessité* » (Bali, 2019, p. 186)

Ces événements mémorables illustrent combien l'Histoire collective s'inscrit comme un facteur traumatique dans la mémoire familiale. Ils révèlent que la trajectoire de Baya et de son fils ne peut être comprise indépendamment des bouleversements historiques qui les traversent, et que l'expérience intime ne cesse de se confondre avec les blessures d'un peuple. Ainsi, ces récits transmis par procuration jouent un rôle structurant : ils replacent l'expérience intime au cœur de l'expérience collective et historique.

Le poids des épreuves successives, le traumatisme de la séparation et de l'absence laissent chez Baya des séquelles durables et irréversibles ; ils se traduisent par une amnésie qui n'est pas une simple défaillance de la mémoire mais un mécanisme de défense inconsciemment instauré pour se détacher

du poids du passé. Toutefois, cette amnésie ne rompt guère la transmission ; elle démontre que la mémoire, même lacunaire ou morcelée, doit circuler au sein de la sphère familiale, pour être recueillie, assimilée et interprétée : « *Les souvenirs des années de cavalcade depuis son « kidnapping » par Baya, à Constantine, lui reviennent en désordre et, pour une fois, c'est par ses yeux à elle qu'il essaie de se remémorer, par ses récits qu'il n'écoutait pourtant que d'une oreille* » (Bali, 2019, p. 208).

Légués à Nour par Baya, ces récits dits « indirects » (Robin, 2003, p. 322), constitués d'événements traumatiques ne révèlent pas seulement le passé ; ils sont la clé pour une lecture lucide du présent. En étant informé de manière systématique de ce passé affligeant, le jeune garçon comprend que le comportement de Baya, traversé de contraintes et de blessures, n'est qu'un écho persistant d'un passé houleux : « *Toujours dans ses mots, la peur, traumatisée qu'elle était par l'arrachement premier* » (Bali, 2019, p. 208). Dès lors, ces récits post-mémoriels assurent une fonction réparatrice. Raconter devient alors un geste de résilience car la douleur enfouie ou muette se transforme en parole libératrice. Nour et Mouna sont deux figures héritières de cette mémoire blessée. Chez Nour, la résilience consiste à comprendre son présent à la lumière du passé de ses aïeux. Conscient de la place dominante occupée par les femmes qui l'entourent, il accepte leur autorité dominatrice et l'intègre comme un axiome régissant son existence : « *Baya me survivra à moi aussi, rien que pour bousiller ma vie. Pardon. Non. J'exagère. Mais c'est quand même un peu ça. A trois, avec Fatima et Meriem, elles voudront régenter ma vie, comme elles l'ont fait avec mon père* » (Bali, 2019, p. 246).

Le parcours de Mouna illustre une autre forme de transmission post-mémorielle. Fruit d'une union jugée illicite par Baya, Fatima et Meriem, Mouna entretient une relation ambiguë avec son demi-frère, nourrie d'affection et de haine et au cours de laquelle Nour lui confie les récits de Baya : « *Et Nour raconte maintenant à Mouna, et c'est la voix de Baya qui remonte du fond des âges* » (Bali, 2019, p. 148). Ces fragments de son histoire, celle de ses ancêtres, transmis de manière indirecte constituent pour Mouna une mémoire seconde. Par le prisme de ces fragments subalternes, elle inscrit son existence dans une continuité familiale et historique qui lui avait été ôtée.

Dès lors, cette transmission assume une double fonction ; d'une part, elle permet à Mouna de se réapproprier son origine en se situant dans une filiation symbolique, ce qui l'affranchit du stigmate de son illégitimité : « *Mouna cédant à une sorte de vertige, de fierté, heureuse de constater cette étrange parenté, se disant que les chromosomes du grand-père ont choisi les siens propres pour se perpétuer (...) elle constate enfin qu'elle n'est pas issue de rien. Elle n'est pas seule* » (Bali, 2019, p. 244). D'autre part, elle assure une fonction résiliente et réparatrice : en intégrant ce passé, Mouna transforme l'expérience de l'exclusion et de l'illégitimité en un espace de reconnaissance et de réconciliation avec son propre destin, ce qui lui permet de se reconstruire et d'accéder à une forme d'apaisement intime : « *Mouna retrouve la chambre en désordre, mal aérée. Elle ouvre grandes les fenêtres, laisse une douce brise pénétrer : son cœur, curieusement, est léger. Pas de larmes ni de rancœur. Elle se sent grandie* » (Bali, 2019, p. 255).

Ainsi, au-delà de l'expression des traumatismes, la post-mémoire, telle qu'elle se déploie dans le roman, se présente comme espace assurant un travail de recomposition intérieure et d'apaisement, où la narration fait office de médiation réparatrice. Dans l'univers diégétique façonné par Bali, la transmission ne peut être pleinement appréhendée qu'à travers les formes de son écriture car si le

travail mémoriel se manifeste à la fois comme héritage et comme réparation, c'est dans le travail narratif qu'il prend corps. Il convient donc d'examiner les choix esthétiques et discursifs par lesquels Hajar Bali donne forme à cette mémoire fragmentaire.

2- Modalités de l'écriture post-mémorielle : métaphores fondatrices et polyphonie narrative

Si *Écorces* illustre la manière dont les traumatismes de l'Histoire s'inscrivent dans la mémoire familiale et se transmettent aux générations ultérieures, il importe désormais d'examiner comment cette mémoire trouve sa forme dans l'écriture. En effet, la post-mémoire ne se réduit pas à un contenu transmis ; elle se déploie à travers des choix esthétiques et narratifs qui traduisent la difficulté de dire le trauma et la nécessité d'inventer de nouvelles formes pour le représenter, à ce propos Marianne Hirsch explique que le principe de la post-mémoire « *reflète une oscillation déstabilisante entre rupture et continuité* » (Hirsch, 2014, p. 206). Chez Hajar Bali, l'écriture post-mémorielle se déploie dans une architecture narrative caractérisée par des entorses à l'ordre chronologique, une fragmentation du récit, un éclatement des voix narratives ainsi que le recours à la métaphore. Ces modalités, loin de constituer de simples procédés formels, participent à la mise en sens de l'expérience traumatique et à sa transmission. Elles font de cet univers diégétique un espace où la mémoire se reconstruit dans l'entre-deux du témoignage et de la fiction, de l'intime et du collectif.

Le titre du roman acquiert une charge symbolique très significative car il condense la logique du roman, laquelle s'appuie sur la transmission intergénérationnelle de la mémoire. A l'exemple des couches coriaces qui enveloppent l'arbre, tout en portant les traces du temps et les tourments de la nature, la mémoire imprime et stratifie les moments les plus marquants dans une existence régie par des traumatismes historiques et personnels. Cette métaphore se donne à lire comme une stratification mémorielle : chaque génération constitue une couche qui s'ajoute aux précédentes, sans jamais effacer les vicissitudes de la vie. Les personnages du roman incarnent ces couches successives, superposées comme des anneaux d'un tronc, chacun porte un épisode du passé collectif et le transmet au suivant. Aussi, ce vécu s'apparente aux fissures de l'écorce, lesquelles représentent les failles, les maux et les cicatrices d'une histoire qui continue de hanter les générations.

A cette métaphore de l'écorce s'ajoute celle du figuier qui traverse le récit comme un symbole central. Arbre enraciné dans la terre algérienne, il condense à lui seule la mémoire familiale et l'histoire collective. Le figuier représente « *L'origine organique de la vie* » (Bali, 2019, p. 12). Cette origine se concrétise par le lien de filiation entre Baya et ses arrière-petits-enfants, Nour et Mouna, comme une continuité existentielle des générations, à ce propos Nour déclare : « *Baya est mon figuier* » (Bali, 2019, p. 13). Ses branches multiples symbolisent l'extension de la famille, tandis que ses racines, profondément ancrées dans un passé douloureux, en conservent à la fois les traces et la vitalité. Sa présence incarne ainsi une filiation nourricière mais éprouvée, dont les descendants héritent à la fois force et cicatrices.

De la même manière que l'écorce conserve les fissures du temps, le figuier, par sa résistance aux saisons et aux rudesses de la nature, traduit la capacité de survie et de résilience d'une mémoire meurtrie. Arbre de la transmission, il relie les vivants aux ancêtres, et rappelle que chaque génération, même confrontée aux traumatismes de l'Histoire, s'inscrit dans une lignée qui la dépasse. Nour et Mouna, en recevant les récits de Baya par procuration, prolongent cette image du figuier : ils en deviennent les nouvelles branches, appelées à porter à leur tour le poids et la vitalité de la mémoire.

Dans *Écorces*, l'écriture post-mémorielle se caractérise par un « *éclatement des voix narratives* » (Rivara, 2000, p. 33). En effet, le récit n'est pas porté par une instance unique, mais se déploie à travers une pluralité de voix qui se relaient à tour de rôle la narration des événements les plus marquants de leurs parcours respectifs. Cette polyphonie narrative (Bakhtine, 1963), confère au texte une dimension fragmentaire qui épouse les discontinuités de la mémoire. Dans cette perspective, la post-mémoire trouve une forme d'expression privilégiée dans la mesure où les souvenirs traumatiques ne se transmettent pas de manière linéaire ni exhaustive, mais toujours sous forme de fragments disparates, d'échos et de résonances, lesquels jaillissent de manière spontanée ou provoquée par un événement présent.

L'éclatement des voix narratives assure ainsi la circulation de la mémoire transmise, chaque personnage-narrateur apporte son lot d'expériences traumatisantes, sous forme de fragments, qui ne prennent sens qu'au contact et dans l'écho des autres récits. Baya incarne la mémoire longue, façonnée non seulement par la colonisation et les massacres du 8 mai 1945, mais aussi par un mariage contraint, une répudiation douloureuse et une séparation brutale avec son enfant Haroun qui témoigne, à son tour, de la guerre de libération, de l'arrestation et de l'épreuve des geôles coloniales. Fatima, Kamel et Meriem expriment un désarroi dévastateur face aux tensions familiales et aux impasses d'un quotidien marqué par la frustration, l'injustice et la perte de repères. Enfin, Nour et Mouna reçoivent ces récits comme un héritage indirect qui modèle leurs perceptions du présent. Ainsi, cette mosaïque narrative permet de corréler la diversité des expériences traumatiques, elle souligne que la mémoire collective est toujours plurielle, fragmentée et que sa transmission ne peut se faire qu'à travers l'entrecroisement des perspectives individuelles.

Conclusion

Écorces de Hajar Bali s'impose comme une œuvre-phare de la littérature algérienne contemporaine, incarnant la manière dont le récit fictionnel peut saisir les vibrations profondes et souvent douloureuses de l'Histoire. Loin de se contenter d'une simple chronique familiale, le roman élabore une véritable archéologie de la mémoire algérienne, où l'intime et le collectif s'enchevêtrent indissociablement. À travers la trajectoire de Baya et de ses descendants, Hajar Bali démontre que l'identité individuelle et familiale est une construction permanente, sans cesse travaillée par l'héritage de traumatismes historiques majeurs : la spoliation coloniale, les massacres de Sétif, la guerre de libération et ses séquelles. La « *post-mémoire* », concept central illuminé par les travaux de Marianne Hirsch et élargie par ceux de Verónica Estay Stange, se révèle ici bien plus qu'un simple outil d'analyse ; elle est le principe même qui structure le récit et la conscience des personnages. Nour et Mouna, héritiers d'une histoire qu'ils n'ont pas vécue mais qui les habite entièrement, illustrent ce processus de transmission différée où le passé se perpétue sous forme de « bribes », de silences éloquents et de comportements hérités, chargeant chaque génération de la tâche de le reconstruire pour comprendre son présent. L'originalité et la puissance du roman résident précisément dans la réponse esthétique qu'il apporte à cette transmission fracturée. Hajar Bali ne tente pas de restituer le passé dans une linéarité factuelle illusoire. Au contraire, son écriture épouse les fractures de la mémoire elle-même.

La polyphonie narrative, en donnant voix à chaque génération, fait du roman une mosaïque de subjectivités où la vérité historique n'est jamais monolithique mais toujours plurielle,

contradictoire et riche de ses multiples perspectives. La fragmentation du récit et les entorses à la chronologie miment le travail de la mémoire et le choc du trauma, refusant toute narration simplificatrice ou édulcorée. Enfin, les métaphores fondatrices de l'écorce et du figuier transcendent l'anecdote pour élever le récit à une dimension symbolique et universelle. L'écorce, stratifiée et cicatrisée, dit la résistance et la permanence des traces du temps. Le figuier, enraciné et nourricier, symbolise une filiation qui puise sa force vitale dans les profondeurs souvent douloureuses d'un sol historique meurtri, mais fertile.

Ainsi, l'écriture post-mémorielle chez Bali ne se limite pas à un devoir de mémoire ; elle accomplit un travail éminemment réparateur et résilient. En faisant circuler la parole entre les générations, le roman brise les silences toxiques et les non-dits qui perpétuent la souffrance. Pour Nour, héritier légitime, comprendre les récits de Baya est une clé de lecture pour déchiffrer les comportements et les peurs de son entourage. Pour Mouna, enfant illégitime, recevoir cet héritage mémoriel par procuration est un acte fondateur qui lui offre une filiation symbolique, une place dans la lignée et une légitimité longtemps niée. La littérature devient alors cet espace transitionnel où une réconciliation avec le passé devient possible, non pas par l'oubli ou le pardon, mais par la compréhension et la mise en récit.

En définitive, *Écorces* affirme avec une conviction remarquable le rôle indispensable de la fiction comme laboratoire de la mémoire et vecteur de résilience collective. Hajar Bali réussit le pari de transformer le poids d'un héritage traumatique en une force narrative qui, tout en assumant sa dette envers les victimes, ouvre un horizon de sens pour les générations futures. Le roman ne clôt pas le passé sur lui-même ; il le réinscrit dans une continuité vivante et dialectique, montrant que les « écorces » du passé, avec leurs cicatrices, sont aussi ce qui protège et permet à l'arbre de continuer à croître. En cela, l'œuvre de Bali dépasse le cadre algérien pour rejoindre une réflexion universelle sur la transmission, la réconciliation et la capacité de l'art à donner forme à l'innommable, faisant du récit littéraire un acte de résistance contre l'oubli et une promesse d'apaisement.

En guise de perspective de recherche, cette étude pourrait être prolongée par une lecture comparative avec d'autres écritures féminines algériennes, maghrébines ou universelles ayant interrogé la transmission post-mémorielle du traumatisme historique. Cette lecture croisée mettrait ainsi en lumière les convergences, les écarts et les particularités de ces écritures, et permettrait de saisir comment la littérature féminine réactive et réinvente l'Histoire à travers l'intime. Ce prolongement ouvrirait la voie à une cartographie plus large de l'esthétique post-mémorielle, et contribuerait à approfondir la compréhension de ses enjeux symboliques, politiques et poétiques.

Bibliographie

- Abadlia, N. (2023). De la mémoire postcoloniale à la « post-mémoire » dans *L'amour, la fantasia* d'Assia Djebar : histoire ou fiction ? *Multilinguales*. [En ligne], 19 | 2023, mis en ligne le 15 juin 2023, consulté le 09 novembre 2025. URL : <http://journals.openedition.org/multilinguales/9641> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/multilinguales.9641>
- Bakhtine, M. (1963). *La poétique de Dostoïevski*. Paris: Lausanne.
- Bali, H. (2019). *Écorces*. Alger: Barzakh.

- Bellemare-Page, S. (2007). La littérature au temps de la post-mémoire : écriture et résilience chez Andreï Makine. *Etudes littéraires. Etudes, analyses, débats*. Volume 38/01. pp 49-56.
- Feyereisen, J. (2017). Postmémoire de l'exil. Expression spatiale du temps vécu dans *Désert et Gens des nuages* de Le Clézio. *Carnets. Revue électronique d'Etudes françaises*.
- Hirsch, M. (2014). "Postmémoire", Témoigner. Entre histoire et mémoire . *Témoigner entre histoire et mémoire* , 205-206.
- Hirsch, M. (1997). *Family Frames. Photography Narrative and Postmemory*. Cambridge: Harvard University Press.
- Ricoeur, P. (2014). *La Mémoire, L'Histoire et l'Oubli*. Paris: Seuil.
- Rivara, R. (2000). *La langue du récit. Introduction à la narratologie énonciative*. Paris: L'Harmattan .
- Robin, R. (2003). *La mémoire saturée*. Paris: Stock.
- Stange, V. E. (2022). Art, littérature et post-mémoire : enjeux sémiotiques. *Actes sémiotiques* , 1-19.
- Szczur, P. (2022). La poétique de la (post)mémoire dans un roman (post)migratoire. Une lecture des *Mots de Russie* d'Isabelle Bielecki. *Quêtes littéraires* , 12 | 2022, 174-184.